

FANNY WALLENDORF
L'APPEL



L'APPEL

FANNY WALLENDORF

L'APPEL



FINITUDE

Tout a commencé par une photo du visage de Dick Fosbury aux J.O. de Mexico en 68. Les mains sur la bouche, il est tout entier dans ce qu'il regarde, c'est-à-dire dans la vision du saut qu'il s'apprête à accomplir et qui le couronnera. Son expression humble et concentrée, l'intensité de son regard, tout m'a touchée : j'y ai reconnu cet état de présence totale, d'absorption dans l'instant que requiert la création. Fosbury a créé un saut inédit et sublime ; comme Rimbaud, il a ouvert une brèche.

J'ai voulu écrire la naissance et le déploiement d'une vocation, cet appel intime qui donne forme à un parcours et à une œuvre, qu'elle soit artistique ou sportive – le sport, comme la création, nécessite d'atteindre des états singuliers, et promet aventures, batailles et enchantements.

L'Appel est un roman, il trace l'itinéraire d'un adolescent jusqu'à un point culminant de son existence. Surnommé « l'Hurluberlu », parce que gaiement obsédé par le désir de suivre sa propre voie, Richard est un personnage fictif. Je n'ai gardé, de la vie de Fosbury, que les faits sportifs et quelques détails qui servent la vérité du livre et de mon personnage. Lui-même incarne, dans toute sa simplicité, quelque chose de plus grand que lui.

F. W.

à *Lucas Tarpan*
«*Tout sera démontré*»

à *Egon*

« Honore ce qu'il y a de
plus puissant en toi. »

MARC AURÈLE

Oregon, 1957.

— Coordonne tes mouvements! Monte les genoux et balance les bras! Tu prépares ton appel à la cinquième foulée, pas avant! Et respire, sinon tu n'atteindras pas ta vitesse maximale! Bordel, ce gamin dépasse tout le monde d'une tête mais il est souple comme un verre de lampe...

Richard s'éloigne du sautoir en trottant. Le soleil qui émerge d'un nuage le frappe en pleine figure, et il tente de le regarder en face. Trois secondes plus tard il capitule, vaincu. Des halos lumineux se superposent au paysage qui brûle par endroits, et devant lui, l'entraîneur n'est plus qu'une ombre. En plissant les yeux, il distingue son air dépité. Pas une idée glorieuse, cette inscription au club de saut en hauteur pour ses dix ans, mais son père y tenait.

Effectuer un parcours d'obstacles était amusant, bondir à cloche-pied au coup de sifflet du professeur aussi, mais dès qu'ils attaquent la course d'élan qui précède le saut, Richard est dépassé. Décomposer chaque mouvement au lieu de courir librement, compter ses pas en inspirant à des moments précis, décoller les bras, lever la jambe en appuyant suffisamment sur le pied d'appel — lequel déjà ? — et exécuter ce ciseau à la noix pour passer la barre, tout lui semble invraisemblable et il s'emmêle les crayons. Il a peur de s'étaler sur le sautoir, ce qui fait rire ses camarades, et lui avec. C'est à la fois l'enfer et la cour de récréation. Même à l'échauffement, les autres pouffent de rire devant ses cabrioles dignes d'une course en sac à patates, et comme l'ambiance est bon enfant, Richard continue de faire à sa façon. La seule chose qui l'intéresse dans le sport, comme il le confie, haletant, à Dan Cunningham pendant les levées de genoux, c'est de se faire des amis. Aussi quand Dan l'invite à passer chez lui le week-end suivant, Richard enchaîne des sprints du feu de dieu en braillant, tandis que l'entraîneur voit rouge. C'est la meilleure nouvelle de la semaine avec son 9 sur 10 en sciences.

L'éblouissement passe un peu quand il reprend son souffle, et les contrastes se reforment. Au loin, de grosses nuées oranges surplombent la ville. C'est alors qu'il l'aperçoit. À cheval entre l'horizon et le dernier pâté de maisons, une créature gigantesque est là qui les observe. Un oiseau de feu, immobile, un phœnix de la plus belle espèce.

Sur le trajet du retour, Richard se repasse le film de la séance d'entraînement. Il tente quelques foulées sur le trottoir, mais à chaque fois qu'il essaie de faire coïncider son mouvement

avec les consignes du coach, il a l'impression de se démembrer et ça ne ressemble à r..

— Bon sang! Tu ne peux pas faire attention! ? claironne une passante qu'il manque de renverser à l'angle de Second Street.

Il lui adresse son plus beau sourire, en dévoilant ses dents comme le lui a appris sa mère, mais la grimace est sans effet. La dame pousse son sac de sport avant de s'engouffrer chez Shield's, le meilleur épicier de la ville.

Bientôt il arrive devant la maison des Jones où il retrouve Jack, le labrador qu'il vient voir chaque jour. Il passe la main entre les lattes de la clôture pour caresser le pelage soyeux, tandis que les yeux sombres le fixent et que la truffe s'imprègne d'une légère sueur. Richard palpe le front dur, descend sur le cou, et bientôt le chien frémit et s'impatiente. Il enlève très vite sa main pour qu'elle ne se retrouve pas écrasée contre la barrière, le cœur retourné d'avoir touché une bête aussi impressionnante que le gorille du zoo de Forest Park. Alerté par les aboiements, monsieur Jones sort sur le perron et Richard prend la poudre d'escampette.

Rentré chez lui, il se défoule. Il entame une de ses danses de Saint-Guy rituelles, gesticulant au rythme d'une musique imaginaire, se contorsionnant comme un ver pour éviter d'envoyer voler un vase ou de se cogner dans la table. Son père enfonce le nez dans son journal pendant que sa mère, vigie frémissante, guette le moment où il devra impérativement cesser de s'agiter, pour ne pas s'attirer les foudres paternelles. Il ouvre régulièrement les yeux au milieu de sa transe, et lorsqu'elle lui fait signe, il s'arrête et grimpe quatre à quatre l'escalier qui mène à sa chambre. Dès qu'il en franchit le seuil, il se regarde dans le miroir en pied. Il a les joues rouges, les

yeux brillants, et le sourire jusqu'aux oreilles. Il exécute quelques montées de genoux en s'observant, mais le sol tremble sous ses pieds et il file prendre sa douche.

*

— Je ne demande pas une révolution, mais un semblant d'é-vo-lu-ti-on!

Derrière la porte des vestiaires, Richard devine que son entraîneur parle encore de lui avec ses collègues. Il fourre sa serviette dans son sac et n'ose plus sortir.

— Ça fait quatre ans que je ne sais pas quoi faire de ce gosse.

— Je le vois s'entraîner depuis ses dix ans, répond le deuxième coach. Sa course d'appel n'est pas terrible, et son impulsion ne lui permet pas de monter le bassin assez haut.

— Ouais, y'a un truc qui cloche au niveau de son centre de gravité.

— T'es sûr qu'il n'y a pas un truc qui cloche tout court?

— ...

— Ce gamin n'est tout simplement pas fait pour le sport.

— Il est plutôt docile, et même gentil, répond son entraîneur.

— Il est nonchalant, tu veux dire! Et c'est incompatible avec le saut.

— Il n'est pas nonchalant, le coupe le troisième coach, il est flegmatique. Pour ne pas dire mou. Il n'aurait pas du sang anglais, par hasard?

Comme un groupe de garçons entre dans les vestiaires pour se changer, Richard est contraint de sortir. Il envoie un signe de main furtif à son entraîneur en évitant son regard, mais

hélas, le coach lui demande d'approcher. La plaie : il voulait faire un tour sur Second Street avant de rentrer, pour aller voir les affiches de cinéma. Trois paires d'yeux le dévisagent.

— Richard, est-ce que ton père pourrait m'appeler demain, vers 18 heures ?

— Bien sûr.

— Il faut qu'on parle lui et moi... Tu ne me demandes pas de quoi ?

Les entraîneurs continuent de le fixer avec curiosité.

— Si ! De quoi ?

— Richard, l'année scolaire va se terminer et tu n'as pas progressé d'un pouce. Ça fait quatre ans que tu plafonnes à 1,62 mètre. Pas un an, quatre. Et pas à 1,80 mètre, mais à 1,62 mètre, soit soi-xan-te cen-ti-mè-tres de moins que le record du monde. Je ne t'en demande pas tant, mais... Tu as aujourd'hui quatorze ans, et depuis tes dix ans, ton saut n'a pas gagné un demi-centimètre.

— Même au dix-neuvième siècle, ta performance aurait prêté à sourire, renchérit le deuxième coach d'un air narquois.

— Même durant la première moitié du dix-neuvième siècle, enchaîne l'autre.

— Mon père vous appellera demain à l'heure dite !

Et il s'éclipse en direction de la sortie.

Une fois le gymnase dépassé, il prend son temps pour rentrer. Il fait un détour par la propriété des Jones, dans l'espoir de découvrir un nouveau chien derrière la clôture. Jack, le labrador, est mort à la fin de l'hiver. Quand il a appris la nouvelle, il a éprouvé une sensation étrange : sa disparition était aussi impensable que celle de son école ou de sa maison. Mais le jardin est toujours vide, et il poursuit son itinéraire tranquillement. Le trajet entre le gymnase et chez lui, effectué chaque

jour de la semaine dans un sens puis dans l'autre, est ce qu'il préfère dans l'entraînement. Il en aime tous les détails, inépuisables, il guette leurs variations dans les lumières des saisons. C'est comme une immense chasse au trésor, sans qu'il sache après quel butin il court. Il en ressort invariablement avec une sensation de récompense, de gratification, de confirmation d'une joie obscure en lui. Son parcours est divisé en sections qui délivrent chacune un horizon précis, depuis une station connue de lui seul. Bientôt il arrive à la station 10, la dernière du parcours dans ce sens : la maison abandonnée des Thompson, avec son porche en bois délavé et son silence qui fiche la frousse. Du haut de la troisième marche du perron, on voit le ciel écarter les bâtiments de High Street et forcer le passage entre les briques, comme si les édifices bougeaient. Le plaisir qu'il éprouve à explorer ce circuit est incorruptible. Rien ne l'amoindrit : ni le froid, ni la fatigue, ni aucune circonstance de la vie.

S'il est renvoyé de l'entraînement, se dit-il en shootant dans une bouteille qui dévale la rue, il reviendra quand même chaque jour effectuer ce trajet. Il l'aime autant, désormais, que la forêt saturée d'oiseaux qui respire jour et nuit au cœur de la ville, et qui abrite le zoo de son enfance. Cet endroit où il s'est rendu tant de fois hante encore ses rêves : l'éléphant offert par le roi de Thaïlande, la grue Antigone qui l'avait tant impressionné visitent régulièrement ses nuits. Avec le labrador Jack, il retrouvait le silence émouvant des grands animaux ; se souviendra-t-il de lui s'il ne va plus au gymnase ? Tandis qu'il change de trottoir, l'idée lui vient de baptiser son trajet *Jack's Path*, le Chemin de Jack, pour ne jamais l'oublier. Il hausse les épaules : il connaîtra son sort demain. Ça ne l'empêchera pas de dormir, comme dirait son père.

Il délace ses baskets dans l'entrée en pensant à ses copains qui ont toujours l'air sérieux à l'entraînement. Il leur arrive de se battre quand l'un d'eux se moque de la performance d'un autre, ou si un regard ironique vient ponctuer la chute de la barre. Deux mois plus tôt, Dan a même labouré la fosse de coups de poing, faisant voler la sciure comme des confettis, parce qu'il n'avait pas amélioré son record. Les yeux pleins de larmes et de poussière, malgré le ridicule de la situation, il avait continué à crier, tout possédé qu'il était par cette *chose* que ses copains semblaient comprendre. Devant le sautoir, lui ne se sent jamais en proie à cet espoir douloureux. Il se sent tranquille, et sa tranquillité semble faire tache. Depuis qu'il a appris à se réceptionner dans la sciure, il n'a plus jamais connu de tension ni d'angoisse. Il aime bien ses camarades, l'odeur du gymnase et celle des copeaux de bois. Il aime ses habitudes. Mais jamais il n'a envie de commenter les progrès des uns ou des autres, de parler technique ou record du monde. Une fois, Dan lui a avoué qu'il avait de la peine pour lui de le voir plafonner à la même hauteur depuis des lustres, et son empathie a été une source d'interrogation. Depuis, Richard dissimule sa désinvolture comme il peut.

Une odeur de viande grillée lui vide d'un coup la tête : ce soir, c'est omelette à la couenne de porc. Un coup d'œil à la pendule de la cuisine lui indique qu'il a trop traîné en chemin.

— Bonsoir, 'Man!

— Bonsoir mon grand. Rien de neuf?

— Non!

Et il file se doucher, affamé.

*

— Je n'arrive pas à cerner votre fils, monsieur. Il est poli, réservé, et toujours de bonne volonté. Certes, un peu... loufoque aussi. Quand il était petit, il avait une peur bleue de tomber, mais à force de passer la barre, cette crainte s'est évanouie. Il s'applique, il essaie... mais ça ne donne rien du tout. Ça fait quatre ans qu'il plafonne à la même hauteur.

Le père de Richard attend la suite en fixant l'entraîneur, qui l'a convoqué dans le minuscule bureau du gymnase.

— J'ai passé le relais à deux collègues qui ont créé un échauffement spécial pour lui, parce que Richard a des bras tellement grands que pour se coordonner il doit retenir ses mouvements naturels. Il a du mal à monter les genoux et les coudes... En bref, monsieur, je pense qu'il faut le changer de discipline. Votre garçon n'est pas fait pour ce sport, nous en avons désormais la certitude. Il profitera des vacances d'été pour choisir une autre activité.

— Vous conseillez quoi ?

L'entraîneur ne fait pas mine de chercher, il écarquille les yeux en grimaçant pour signifier son embarras.

Durant les séances suivantes, Richard continue d'appliquer consciencieusement les consignes des coachs. Il travaille son impulsion pour élever sa jambe libre le plus haut et le plus vite possible, mais la réponse à ses efforts se résume invariablement à trois chiffres : 1,62. À l'école, l'ambiance est à la joie. La pluie qui durait depuis des mois a brusquement cédé la place à un soleil brûlant, et les shorts ont envahi la cour. Les cris aussi, une excitation générale qui s'est répandue d'un coup, une épidémie d'optimisme qui a gagné les âmes les plus austères. Richard aime ce passage brutal d'un climat à l'autre, cet éblouissement soudain, ce choc subi par les corps.

À Portland, il n'y a que deux saisons : neuf mois de pluie et trois de canicule. Aux premiers soleils, l'océan émet son appel, et les cent cinquante kilomètres qui l'éloignent de la ville se réduisent comme peau de chagrin. Tout le monde se met à penser à ses plages, à ses falaises abruptes, à ses rouleaux terroristes. Le souvenir des embruns de Cannon Beach se mêle à celui des concours de châteaux de sable auquel Richard participait, enfant, à Newport. Sous le regard amusé de sa tante et de son oncle, il s'échinait à reproduire les cheminées de basalte qui crèvent la surface de l'eau pour s'élever soixante-dix mètres au-dessus des flots. Une fois l'épreuve terminée, des dizaines de répliques miniatures recouvraient sa parcelle de plage, jusqu'à ce que la marée vienne les prendre pour les disséminer le long de la ligne d'horizon.

Le jeudi, Richard rentre plus tôt et dispose de quelques heures de solitude. Il aime glisser la clef dans la serrure, tourner lentement la poignée de la porte et entrer dans l'étroit vestibule. Il marque alors un temps d'arrêt pour écouter comme tout se tait dans la maison. L'odeur du manteau de son père flotte toujours dans l'entrée, mais une fois le seuil de la cuisine franchi, il pénètre dans un autre espace, celui des premiers mots échangés en rentrant du collège, celui des biscuits à la noisette de chez Shield's, du verre de lait et des clins d'œil de sa mère. Il soulève un torchon qui cache une tarte sur le buffet, les fruits sont mous, la pâte humide, il préfère croquer une pomme oubliée sur la table. Il a des fourmis dans les bras, dans les jambes, quelque chose l'agace et l'excite à la fois. La chair acide du fruit irrite ses gencives, il arrache des bouchées comme s'il attaquait la chair d'une bête ennemie, saute sur place, jette le trognon dans la

poubelle, inspecte le frigo, mais rien ne promet d'apaiser cette énergie irritante. Il passe au salon, observe les objets immobiles, avant d'entrer dans la chambre parentale pour ouvrir le tiroir du chevet de sa mère. Le cœur battant, il promène ses doigts sur la fine paire de gants au crochet qui l'a toujours intimidé. Il ouvre le pilulier, renifle la Bible et quelques fleurs séchées, puis referme le tiroir avant de s'asseoir sur le grand lit. La couverture est rêche, et le matelas creux. Il se relève d'un bond et monte dans sa chambre ; il a la chance de vivre seul à l'étage, qui ne comprend que sa pièce à lui, la salle de bains, et un débarras. À peine le palier franchi, il se plante devant le miroir pour inspecter son visage : Dan commence à devenir boutonneux, et il a la hantise que ça lui arrive. Mais à son grand soulagement, aucune trace de ces horribles pustules sur sa peau. Il s'assoit en tailleur devant la glace, sans se quitter des yeux. Et à force de fixer son reflet, il est happé par ses pensées.

Il revient à lui, sursautant au cri d'un oiseau. Combien de temps est-il resté assis là ? Il tente de bouger, mais ses membres sont en plomb. Pendant sa rêverie, il s'est fait enfermer dans quelque chose. Peu à peu, alors qu'il est toujours engourdi, des informations lui parviennent. Ses fesses sont talées, ses hanches bloquées, et quand il essaie de remuer doucement un orteil, une brûlure se répand dans sa jambe, qui lui interdit de continuer. De toute façon, il a envie d'aller plus loin. D'explorer cet état inconnu. De savoir combien de temps il peut tenir dans cette paralysie, et ce qui va se passer ensuite. Son corps semble soumis à une autorité mystérieuse, et cette autorité l'attire. Le jeu l'excite, il veut en apprendre les lois. C'est ce que son corps réclame, apparemment, puisque la

douleur accompagne chaque tentative de s'y soustraire. Il reste le plus immobile possible, assis en tailleur face à son reflet. Quand il respire, une épine perfore ses côtes. Son dos est avachi, impossible de le redresser sans que ça le brûle de nouveau. Il se regarde. Il attend. Ses fesses crient pitié mais il se concentre. Il fixe ses yeux jusqu'à ne plus les voir, la tête lui tourne. Il découvre des sensations inconnues, une lutte s'engage entre ses réflexes et quelque chose de plus grand, qui lui procure un étrange plaisir. Il est tour à tour soumis et vainqueur. Il souffre. Il ne tiendra plus longtemps. La douleur empire, et dès qu'il la prend en considération, ses cuisses tremblent, il sue, il connaît en quelque sorte le détail de toutes les contractures et de toutes les talures qu'endure son corps. Il essaie de retrouver la concentration qui l'a emmené de l'autre côté de cette souffrance, en vain. Puis il panique, soudain dominé. C'est désormais douleur contre douleur : celle de rester immobile, dans la révolte de ses muscles et de ses tendons, contre celle du mouvement qui est une épreuve, et qui fait de lui un entrelacs de brûlures. Il résiste encore un peu. Et subitement il doit bouger, sortir de là. Il passe plusieurs paliers de souffrance, reçoit des décharges, déplie les jambes, remue les bras, masse sa nuque contractée. Les connexions se rétablissent, le sang reprend sa course, il se relève lentement. Étourdi, il a la sensation d'avoir réussi à fixer le soleil.

Le lendemain, au retour d'une séance de cinéma avec Dan, Richard retente l'exercice. Il s'assoit en tailleur, pose les mains sur ses genoux, redresse le dos et fixe son regard dans le miroir, jusqu'à ce que les couleurs disparaissent. Étrangement, la volonté de retrouver l'état de la veille semble être un obstacle.

C'est comme s'il avait été visité par une force qui ne revient pas, ou qu'il avait emprunté un chemin dont il n'est plus sûr de ne pas l'avoir imaginé. Il convoque des pensées, tente de partir dans une rêverie, mais rien ne se passe. Malgré l'attente patiente, il n'est pas emporté. Son corps reste présent, la conscience de son effort l'envahit, et il craint d'entendre les pas de sa mère résonner dans l'escalier. Il insiste, ça ne prend toujours pas. À la quatrième tentative, il obtient un semblant d'engourdissement, plonge les yeux derrière ses propres iris et tente à nouveau de s'enfuir mentalement. Il s'absorbe dans le reflet de son visage qui se déforme puis se dilate, à condition qu'il ne bouge pas la pupille d'un millimètre. Alors, un grand halo blanc l'éblouit, qui lui permet de s'engouffrer dans l'absence.

Chaque soir, tandis que la lumière de juin se diffuse dans les maisons par tous les interstices, il s'astreint à reproduire l'exercice, à un moment où il est sûr de ne pas être dérangé. Cette pratique secrète lui procure un plaisir inédit. Il est peut-être dingue, il est peut-être le seul sur terre à faire une chose pareille — déjà qu'il pensait être le seul à se toucher avant de s'endormir, jusqu'à ce que Ben Butler se vante ouvertement de le faire trois fois par jour. Ça avait été un choc pour lui de découvrir que ce qu'il pensait être une tare, dont il devrait porter la honte toute sa vie, était une habitude chez la plupart de ses copains. Y a-t-il d'autres choses qu'il ignore? En tout cas, ce qui est sûr, c'est que Ben Butler ne s'assoit pas en position du lotus devant un miroir en rentrant de l'école. L'idée le fait éclater de rire, et il se gondole devant la glace. Une fois calmé, il réalise que la sensation que lui procure son exercice, quand il parvient à dépasser la douleur, lui est venue de la

même façon que la découverte du plaisir sexuel : par hasard, avec une puissance d'attraction inattendue.

*

Assis dans le jardin, Richard savoure ses biscuits en lorgnant du côté de la maison des voisins. Le petit Jimmy joue avec des gamelles en plastique, pendant que sa grande sœur, quatorze ans comme lui, répète une danse au bras d'un cavalier invisible. Quand elle tournoie, sa robe claire fait comme une traînée de poudre dans le paysage. Sans la quitter des yeux, il ânonne mollement les consignes répétées par son entraîneur lors du dernier cours, afin de parfaire sa course d'appel durant l'été. Richard lui a annoncé son choix de poursuivre le saut en hauteur à la rentrée, et ni lui ni ses parents ne s'y sont opposés. Il gardera ses habitudes, ses amis de l'entraînement et son cher trajet, avec ses stations et ses horizons. Et il sera là le jour où le nouveau chien des Jones arrivera. En septembre il entre au lycée, et ce changement lui suffit amplement.

Depuis des semaines qu'il pratique l'exercice du miroir, Richard a franchi des paliers. Il reconnaît désormais le moment où sa respiration s'ajuste à sa posture indépendamment de sa volonté, tandis qu'une joie profonde le possède tout entier. Il s'autorise alors à bouger un orteil, ce qui le libère instantanément. Il masse ensuite ses jambes couvertes d'un épais duvet blond, jusqu'à ce que l'électricité parcoure de nouveau son corps. Soir après soir, il étudie comment elle reconquiert ses membres, comment elle influence ses mouvements durant les minutes de récupération. Il a la sensation d'avoir acquis une grande connaissance. Il ne sait pas ce

qu'elle est, il sait seulement aller la vérifier. Dorénavant ce rituel fait partie de sa vie, et il s'exerce sans y penser, aussi naturellement que June fait virevolter sa robe devant lui. Il tente un sourire dans sa direction puis se ravise : il doit avoir du chocolat sur les dents.

Richard tourne en rond dans sa chambre. Il fait chaud, son pyjama lui colle à la peau, et les mouvements de la robe de June l'obsèdent. Il descend précautionneusement les escaliers et gagne le jardin. L'air est tiède, et sous la lune le paysage familial semble solennel. Accoudé à la barrière, il observe à loisir la propriété des voisins plongée dans l'obscurité, en humant l'odeur de la nuit. Les chauves-souris, descendues des montagnes, frôlent ses cheveux tandis qu'il se dirige vers la remise à la recherche d'une lampe torche. Peut-être réussira-t-il à les éclairer en plein vol pour apercevoir leurs petits visages terrifiants. Devant le miroir cassé accroché à un clou, il dirige le faisceau lumineux dans sa bouche en faisant une grimace. Il pouffe de rire, manque de trébucher sur un vieux moteur, et quand il ressort, les chauves-souris ont disparu. L'idée d'éclairer la maison de June est tentante, mais il a peur de se faire repérer. Marchant de nouveau dans l'obscurité, il jette un œil du côté de la chambre de ses parents et cherche ce qu'il pourrait faire de sa liberté. Il inspecte la clôture, attrape une branche du pommier couverte de fruits durs, dont certains sont criblés de trous. Son estomac le brûle et il a la bouche sèche, mais il ne veut pas rentrer. Comme l'arrosoir est plein, il asperge les mûriers, les abricotiers et quelques buissons au hasard. Sa corvée terminée, il se sent de nouveau désœuvré, égaré par son excitation nocturne. La façade de la maison de June l'hypnotise. Où est sa chambre ?

Quelques pas hésitants le conduisent au garage, et devant la Chevrolet bleue de ses parents, une bouffée d'émotion le surprend : il revoit son père rouler pied au plancher en direction de Washington Park, lors d'une soirée pluvieuse, pour rejoindre une kermesse. C'était l'anniversaire de sa mère, et la météo désastreuse ne les avait pas découragés. Sur la route qui sinuait entre les collines, ils avaient vu détalier des élans, phosphorescents dans la lumière des phares. « Bienvenue dans le Wonderland! » avait crié son père. Dans le parc, malgré la pluie, l'ambiance battait son plein. Des haut-parleurs diffusaient de la musique et on buvait de la bière sous les lampions. Ses parents étaient restés longuement enlacés devant le panorama irréel couronné par le Mont Hood, tandis qu'en contrebas la rivière Willamette serpentait à travers la ville. Derrière le voile d'éther de ses rives, les bâtiments de la cité administrative se chevauchaient comme des écailles cuivrées dans la nuit. C'était une des seules fois où il avait vu ses parents s'embrasser.

À cinq heures du matin, une lueur rosée sort de terre. Un chat rôde vers les haies, un cycliste apparaît au loin comme pour annoncer le lever du jour. Accroupi derrière la poubelle, Richard frissonne de fatigue en le regardant passer, puis il regagne la maison sans bruit. Le sommeil lui tombe dessus, mais il attend patiemment six heures pour se laver à l'eau froide. Derrière la vitre opaque de la salle de bains, le ciel rougeoit.

L'après-midi, après avoir sillonné le quartier à vélo, Richard se sent plus fort quand il pénètre dans le jardin. Sa première nuit blanche lui donne l'impression de détenir quelque chose qu'il ne possédait pas la veille. Une fois la bicyclette rangée dans la remise, il s'accoude à la barrière près du petit Jimmy,

assis au milieu d'un pneu. À l'ombre du pommier, il est convaincu que son échappée nocturne n'était qu'un rêve.

— Alors Jimmy, ça se passe bien, ces vacances ?

Le gamin lève le nez et accourt.

— Les bbbaleines sssont arrivées !

Richard n'a pas le temps de répondre au petit bègue : June est là, apparue il ne sait comment.

— Ils l'ont annoncé à la radio ce matin, dit-elle en le regardant des pieds à la tête. Vingt mille baleines en provenance d'Alaska...

— Ffffait fffroid là-bas.

Richard se tait. June a troqué sa robe rose pour une tenue vert pomme. Elle ne le quitte pas des yeux, et l'espace d'une seconde il se demande si elle l'a vu errer la nuit précédente.

— Tu sais pourquoi elles vont en Alaska ? demande-t-elle à son frère qui fait non de la tête. Pour aller manger des tonnes de groooooos calamars !

Et elle mime des tentacules qui se collent au visage du petit, qui se débat en riant.

— Ensuite elles vont se reproduire dans les eaux chaudes du Mexique.

Richard est cramoisi. Pourtant, à présent que la jeune fille se tient devant lui, il ne la trouve plus si jolie. Il est surpris de découvrir qu'elle porte des lunettes, détail qui lui avait échappé.

— Dis donc, t'as l'air de t'y connaître, bredouille-t-il.

— T'as déjà voyagé ? lui demande-t-elle.

— J'ai jamais quitté l'Amérique, et toi ?

— Moi non plus.

Une heure plus tard, alors qu'il somnole allongé sur le dos, il entend June l'appeler.

— Eh, Richard !

Il se redresse et époussette quelques herbes collées sur sa nuque. La politesse voudrait qu'il la rejoigne à la palissade, mais quelque chose le retient. Il a longtemps désiré l'approcher, et voilà qu'à présent il souhaite qu'elle redevienne distante.

— Quoi ?

— Je voulais juste te dire : j'y connais rien en baleines ! C'est à la radio qu'ils ont expliqué tout ça !

Il lui envoie un signe et regagne sa maison. La fatigue lui brouille les yeux.

*

Richard se dérouille les jambes, les masse vigoureusement et constate qu'il a deux grosses auréoles sur les genoux : il a voulu tenter l'exercice devant le miroir dans une nouvelle position, afin de tester son endurance en sollicitant d'autres muscles. S'il n'a rien révisé pour l'entrée au lycée, et s'il ne s'est pas entraîné une seule fois pour améliorer sa course d'appel, son exercice lui tient toujours à cœur. À genoux, il a tenté de passer le premier seuil de concentration, en vain ; le processus secret ne s'est pas enclenché. Avant d'enfiler un survêtement, il veut en avoir le cœur net : il s'assoit en tailleur, comme à son habitude, et plonge de nouveau ses yeux dans son reflet. Immédiatement, il entraperçoit le premier palier. Ça n'a pas disparu, mais il doit emprunter exactement le même chemin pour y avoir accès. Le rituel doit être le même. Chaque fois qu'il retente l'expérience, le phénomène se produit. Quelque chose lui répond.

Il est presque huit heures du soir et il devine le rayon cuivré qui frappe la pelouse tondue. Dans la cuisine où il glisse pieds

nus sur le carrelage, une bouffée de bien-être l'envahit. La vision de sa mère en train de mettre la table, la peinture vert pâle des murs, le voilage grisâtre derrière lequel les silhouettes passent en filigrane dans la rue, tout est un baume. Et son père qui a toujours l'air de régner où qu'il se trouve dans la pièce. En deux glissades de patineur, il est face à sa mère qu'il embrasse.

— Grand dadais, va! lance-t-elle sans réprimer son plaisir.

*

Il commence à trotter. L'odeur des buissons, le long des rues, est écœurante. Il croise des promeneurs dominicaux, accélère, propulse son corps dans le grand corps du monde. Il perd son allure, se reprend à l'extrémité de Second Street. Horizon 5: Morning Park au loin, qui fait comme une forêt au milieu des lotissements. Il court. Derrière les arbres apparaît peu à peu le fronton de l'église, et plus loin le stade d'athlétisme et le gymnase. Quand il arrive à hauteur du parc, le soleil se lève d'un coup pour pénétrer tout entier dans son œil. Il sourit, trébuche, et atterrit dans un rosier après une série de moulinets. En se relevant, il constate que son bras gauche est criblé d'épines, miné de dards verts. Il jette un œil à l'église et rigole en sourdine: la scène est vraiment ridicule. Mais quand il aperçoit la silhouette du pasteur entre les colonnes de l'auvent, la mauvaise humeur le gagne. Une fois déjà, le Révérend Miller a insisté pour lui faire la causette au beau milieu de son footing; or maintenir un rythme de foulée régulier fait partie du processus de concentration. Chaque matin depuis huit semaines, malgré les réactions des passants qui n'ont jamais vu quelqu'un s'entraîner en ville, il court. Il cherche

à identifier le moment où il ne se rend plus compte qu'il est en train de faire ce qu'il fait, exactement comme quand il disparaît dans le halo blanc à force de fixer ses pupilles dans le miroir. Agacé d'être obligé de s'arrêter, il extrait les épines une à une et sort un vieux mouchoir de sa poche pour essuyer le sang. Il serre le carré de tissu dans son poing en poursuivant sa route, quand les mots du pasteur lui parviennent, à l'angle de Blueberry Street :

— Le sport affermit l'âme !

S'il avait du cran, il crierait : « Amen ! », mais il se contente d'accélérer. Il aime la sensation qui monte dans ses jambes, l'élargissement de son torse à chaque foulée, et la façon dont sa respiration se cale sur le bruit mat de ses semelles. Hélas les gouttelettes de sang grossissent sur son bras, et à chaque passant croisé sa gêne s'accroît. Il a beau faire semblant d'être essoufflé pour laisser croire que c'est l'effort qui colore ses joues, en lui tout est bloqué et il ne perçoit plus correctement ses sensations. Horizon 6, le stade entouré d'arbustes jaunes. Le premier palier est inatteignable, et sa main cachée dans sa poche entrave sa course. Tout part en vrille.

De retour chez lui, il salue brièvement sa mère qui émerge d'une grasse matinée dans les vapeurs de son café, monte l'escalier quatre à quatre jusqu'à la salle de bains, nettoie son bras et s'enferme dans sa chambre. C'est la première fois que sa course quotidienne le met de mauvaise humeur. Dans le miroir, il a l'œil noir.

— Mon pote, t'es aussi ridicule que Dan quand il s'énerve après avoir fait tomber la barre.

*

La Willamette est paisible en cette fin août. Paisible et impressionnante. Richard ne connaît pas sa profondeur. Il sait juste que les eaux diluviennes de Portland renouvellent son courant en surface, et qu'elle est habitée par une myriade de poissons dont il a à peine appris les noms durant d'interminables leçons de biologie. Son père, lui, l'a abreuvé d'histoires de truites arc-en-ciel égarées dans des criques, et il lui a parlé maintes fois de l'esturgeon blanc de deux mètres de long qui hante les eaux placides. À l'école, pour dissuader les enfants de se baigner dans la rivière polluée, les institutrices évoquaient elles aussi le monstre, à grand renfort d'illustrations terrifiantes.

Le soleil est encore haut et fait flamber les immeubles sur la rive d'en face. Les promeneurs ont envahi Blue Square, et deux hommes viennent s'installer à côté de lui pour lire. Plus loin, au bord de cet affluent né il y a dix mille ans, une femme médite enfoncée dans sa vision. Des enfants courent pieds nus autour d'elle, leurs sandales à la main, suivis par des chiens fous, tandis que sous un grand peuplier, des amis se retrouvent et s'embrassent. L'estomac de Richard crie famine quand il pense aux tranches de saumon épaisses et grasses que sa mère a prévues pour le dîner. Dans moins de dix minutes, elle sera là. Il aime l'attendre après son travail et rentrer avec elle par le tramway de 17 heures 30, avec arrêt obligatoire chez Shield's pour ramener des biscuits aux noisettes. Elle surgit en lançant sa réplique habituelle :

— J'étais sûre que tu allais venir ! Je le sentais !

Et ils s'en vont bras-dessus, bras-dessous, offerts à la douceur de l'été.

*

Deux minutes après avoir dépassé la maison abandonnée des Thompson, Richard est arrêté par un point de côté. Il ralentit la cadence. Les rues sont anormalement calmes et désertes, et une couche de poussière claire recouvre les trottoirs et les façades. La chaleur a consumé le paysage qui s'effrite millimètre par millimètre. Cette fois, ça sent la fin des vacances : dans trois jours, il entre au lycée. Vers Morning Park, il croise deux femmes qui poussent des landaus. Deux petits bouddhas replets passent bouche bée devant l'église, sur le fronton de laquelle une banderole colorée a été accrochée. En accélérant un peu, Richard parvient à en lire l'inscription mystérieuse : *300 jours d'indulgence.*

— Espérons que les profs en auront, de l'indulgence. Je ne parle même pas de l'entraîneur...

Une légère appréhension le traverse, qu'il balaie en accélérant encore : sa respiration est plus ample, et ses muscles parfaitement échauffés. Le long de l'avenue, les fleurs des jardinières sont desséchées. Il en chiperait bien une mais il se contente de maintenir son rythme jusqu'à la maison des Jones, qui n'adopteront jamais de nouveau chien. Au lieu de continuer en direction de chez lui, il revient sur ses pas sans cesser de courir. Il veut faire défiler le paysage à l'envers, découvrir ce qu'il y a en face de l'horizon pour se désorienter et contrer ses réflexes. C'est en longeant Second Street par une rue parallèle que la sensation familière l'envahit, au moment où il s'y attend le moins. L'effort secrète un plaisir grandissant jusqu'à ce qu'une décharge de bien-être l'inonde ; il décide alors de faire deux fois le circuit habituel, immergé dans sa sensation.

*

Dans le gymnase, incroyablement plus grand que celui du collège, les élèves se tiennent alignés devant l'entraîneur et ses trois assistants. Richard a entendu parler d'un terrain de basket couvert et d'un impressionnant stade d'athlétisme.

— Il paraît qu'il y a même un kiné! lance une fille qui dépasse tout le monde d'une tête.

Le petit groupe formé autour d'elle ricane en observant les garçons. L'odeur de peinture est un peu moins entêtante que dans les classes, mais certaines se pincent le nez dès que les coachs ont le dos tourné.

— Quelle chance d'entrer dans un lycée flambant neuf! lui a lancé son père le jour de la rentrée.

En visitant le campus, Richard était resté béat, incapable d'imaginer qu'il passerait là les quatre prochaines années de sa vie.

— Mesdemoiselles, messieurs, entonne l'entraîneur. Nous allons travailler ensemble au moins trois heures par jour. Aussi, je tiens à ce que vous sachiez pourquoi vous êtes là, ce qu'on attend de vous, et ce qu'on mettra à votre disposition pour que vous y parveniez. Vous appartenez désormais à la Crown School, et vous la représenterez avec fierté.

Le coach fait quelques pas pour exhiber sa tenue de sport noir et rouge, sur laquelle sont imprimées les lettres *CS* et la devise du lycée: *Ici et au-delà*. Les assistants défilent à leur tour.

— Ici et au-delà! reprend le coach en montrant son torse du pouce. Nous sommes une grande nation sportive, et dans cette école, vous travaillerez à l'honorer et à vous dépasser.

Richard jette un œil du côté des filles: la seule à dépasser les autres d'une tête, comme lui, ne bronche pas. Elle a perdu son expression autoritaire et se tient légèrement voûtée.

— Faut pas se gêner! murmure un type à côté de lui en lui mettant un coup de coude.

— C'est ta copine? lui demande Richard.

— Sûrement pas. J'aime pas les girafes. J'aime pas qu'une nana soit plus grande que moi. Toi en revanche, t'as tes chances. Combien tu mesures?

— 1,93 mètre.

L'entraîneur approche et ils se taisent.

— Ce qu'on veut? Que vous soyez les meilleurs. Et ce lycée vous offrira ce qu'il y a de mieux pour que vous le deveniez. Vous disposerez d'un accompagnement physique, psychologique, et bien évidemment médical. Nous vous apprendrons la technique, la persévérance, le dépassement de soi.

Il marque un temps, maîtrisant parfaitement son show.

— Une chose que vous devez vous fourrer dans le crâne, la première des choses: ici, on n'est pas à la crèche. Vous n'êtes pas là pour chauffer les bancs.

Quelques-uns tentent un rire un peu faux, mais le coach reste imperturbable.

— Nous exigeons de la discipline, une concentration permanente, et un esprit d'équipe. Au service de la Crown School, et de vous-mêmes. Ici, et au-delà!

Il fait signe à l'un de ses assistants, qui ramasse un sac au bas des espaliers.

— Les premières rencontres inter-lycées auront lieu en décembre. Le temps pour vous de vous habituer à votre tenue.

L'assistant ouvre le sac et en sort un survêtement, un maillot, un short aux couleurs du lycée.

— Bien sûr, ces vêtements témoignent de votre engagement à donner le meilleur, le meilleur pour...?

Tous braillent:

— La Crown School!

— Ici et au-delà! crie le coach.

— Ici et au-delà! répètent les assistants.

Les élèves enchaînent à leur tour.

— Les présélections pour la compétition se dérouleront en octobre, le temps qu'on apprenne à vous connaître. Les sélections suivront en novembre. Notre lycée va rayonner sur tout l'État, il a été créé dans ce but. L'affluence au premier meeting sera sans doute énorme: on attend quinze mille personnes, et la presse sera conviée. Alors si par hasard certains d'entre vous ont quelque chose dans le bide, et s'ils ont vraiment envie de prouver qu'ils sont dignes d'être entrés à la Crown School, ce sera l'occasion ou jamais de le montrer!

Le sermon dure une heure. En enfilant sa nouvelle tenue dans les vestiaires, Richard se dit que l'entraînement du collège était une partie de rigolade à côté de ce qui l'attend.

— Il paraît qu'ils offrent des baskets à ceux qui remportent les championnats, lui dit le type qui l'a abordé pendant la présentation.

Il exhibe des cuisses parfaitement musclées et plus velues que les siennes. Un vrai physique de footballeur. Richard a un hoquet en imaginant cette armoire le surprendre assis devant son miroir.

— Je m'appelle Henry, reprend-il en lui serrant la main. Et la fille que tu regardais, c'est Clarisse. Ma sœur.

— Moi c'est Richard. J crois qu'il faut y aller.

— C'est quoi ta discipline?

— Le saut en hauteur. Et toi?

— Les haies.

— Et Clarisse, c'est quoi sa spécialité?

— M'emmerder.

Henry le précède dans le gymnase où un groupe de filles effectue un tour de piste.

— À part ça, c'est une pro du cent mètres. Elle est fortiche, crois-moi. Une vraie carne, qui développe une course magnifique. T'auras l'occasion de t'en rendre compte.

En regardant les filles s'échauffer, Richard se demande comment réagiront les coachs quand ils s'apercevront qu'il est incapable d'effacer plus de 1,62 mètre.

*

Richard aplatit soigneusement sa mèche et prend une cuillère à soupe sur la table pour y mirer ses dents.

— Tu as rendez-vous avec quelqu'un ? lui demande sa mère, le regard perçant.

— Non, je vais faire mon footing.

Il tire machinalement sur son maillot et sautille jusqu'à la porte comme un boxeur sur le ring, envoie un dernier salut et entame son parcours. Rapidement, il atteint l'état recherché. Il passe d'une station à l'autre, tout entier dans son mouvement et dans le plaisir qui va crescendo. Des fleurs énormes surgissent des parterres, il ne connaît pas leur nom, il accélère pour augmenter la difficulté et accroître ses perceptions. Lorsqu'il pénètre sur le terrain d'athlétisme de Vermont Street, ses muscles et ses tendons commencent à chauffer, le sol est moins dur, son impulsion plus souple, il fait presque des bonds, doucement propulsé sous le soleil blanc. Richard perfectionne ses foulées, et en poursuivant sa route, il comprend soudain que ce qu'il trouve dans la course, ce qu'il rejoint, c'est le silence, un silence unique et impartageable, le silence du sport, qui l'isole sans peine de tout ce qui l'entoure,

un silence jouissif qui règne en maître avant de le désertier brutalement.

Assis à son bureau, encore essoufflé par le footing, il s'éponge avec son tee-shirt. Il ne s'est pas regardé dans le miroir en entrant, d'ailleurs il a cessé de pratiquer son exercice quotidien. Les premières semaines de cours au lycée ont été un peu stressantes, et il n'a plus beaucoup de temps libre. C'est en courant sur Jack's Path qu'il prolonge désormais son étrange initiation. Il passe les mêmes paliers de concentration, mais avec un plaisir plus intense.

À la Crown School, il a pris ses marques et déjeune tous les jours avec Henry et Clarisse, sur la pelouse, au milieu des autres élèves. Il a eu l'occasion de voir la jeune fille s'entraîner, ébahi par sa façon de jaillir des starting-blocks et de sprinter, tête baissée comme un jeune taureau embrochant le vent, avant de se redresser pour atteindre sa vitesse maximale, les épaules relâchées, sans rien laisser paraître de son effort. Dans la vie, il l'a découverte fidèle à ce qu'elle est sur la piste, ruminant obsessionnellement dans son coin, l'œil vague, avant de le harceler de questions durant de longues minutes, ou de lui faire un exposé de ses dernières aventures sans reprendre sa respiration. Depuis quelques jours, Richard saute dans le bus vingt minutes plus tôt pour les retrouver à la cafétéria avant le premier cours de la matinée. Invariablement, ils rient comme des tordus en voyant défiler les internes en pyjamas.

Octobre pointe à l'horizon, avec son cortège de pluies et ses ombres précoces. Tous les soirs, Richard s'offre une promenade après dîner. Dans le crépuscule, il marche jusqu'à Morning Park, horizon 5, et se laisse gagner par le trouble de

la jeune nuit. Tandis qu'il suit des yeux les phares des voitures qui roulent à la queue leu leu sur Second Street, il se sent tendu par une sorte d'espérance, comme si quelque chose s'ouvrait devant lui — mais quoi ?

*

— T'arrives pas à dépasser 1,62 mètre, lui dit un type brun à qui il a cédé la place devant le sautoir.

— Je travaille à m'améliorer, répond Richard en massant ses cervicales douloureuses.

Le type se tait un moment avant d'ajouter :

— J'ai progressé d'un demi-centimètre en deux mois. On peut s'entraîner ensemble, si tu veux. Je sais ce que tu vis, j'étais comme toi avant.

Richard soutient le regard bleu perçant, sans se départir de son sourire habituel.

— Comme ça tu pourras m'observer, poursuit son interlocuteur.

Richard lui tend la main, que l'autre serre avec solennité.

— Je suis Lewis. Andrew pour les intimes.

Cet Andrew est un acteur qui s'ignore, ou Richard n'y connaît rien.

— Eh, les gars ! beugle un des assistants du coach. Commencez par finir ce que vous êtes en train de faire avant de blablater !

— Ouais, chef ! répond Andrew d'un air bravache, avant d'ajouter plus bas à l'intention de Richard : Lui, je l'appelle le Philosophe. Il en loupe jamais une pour caser ses phrases à la mords-moi-le-nœud, t'as pas remarqué ? « Commencez par finir », elle est bonne, celle-là ! La numéro un de mon palmarès,